

# L'esprit de Dieu

Le feu divin qui nous consume  
Ressemble à ces feux indiscrets  
Qu'un pasteur imprudent allume  
Aux bord de profondes forêts;  
Tant qu'aucun souffle ne l'éveille,  
L'humble foyer couve et sommeille ;  
ais s'il respire l'aquilon,  
Tout à coup la flamme engourdie  
S'enfle, déborde; et l'incendie  
Embrase un immense horizon !

O mon âme, de quels rivages  
Viendra ce souffle inattendu ?  
Serait-ce un enfant des orages ?  
Un soupir à peine entendu ?  
Viendra-t-il, comme un doux zéphyre,  
ollement caresser ma lyre,  
Ainsi qu'il caresse une fleur ?  
Ou sous ses ailes frémissantes,  
Briser ses cordes gémissantes  
Du cri perçant de la douleur ?

Viens du couchant ou de l'aurore !  
Doux ou terrible au gré du sort,  
Le sein généreux qui t'implore  
Brave la souffrance ou la mort !  
Aux cœurs altérés d'harmonie  
Qu'importe le prix du génie ?  
Si c'est la mort, il faut mourir !...  
On dit que la bouche d'Orphée,  
Par les flots de l'Ebre étouffée,  
Rendit un immortel soupir !

ais soit qu'un mortel vive ou meure,  
Toujours rebelle à nos souhaits,  
L'esprit ne souffle qu'à son heure,  
Et ne se repose jamais !  
Préparons-lui des lèvres pures,  
Un oeil chaste, un front sans souillures,  
Comme, aux approches du saint lieu,  
Des enfants, des vierges voilées,

Jonchent de roses effeuillées  
La route où va passer un Dieu !

Fuyant des bords qui l'ont vu naître,  
De Jéthro l'antique berger  
Un jour devant lui vit paraître  
Un mystérieux étranger ;  
Dans l'ombre, ses larges prunelles  
Lançaient de pâles étincelles,  
Ses pas ébranlaient le vallon ;  
Le courroux gonflait sa poitrine,  
Et le souffle de sa narine  
Résonnait comme l'aquilon !

Dans un formidable silence  
Ils se mesurent un moment ;  
Soudain l'un sur l'autre s'élance,  
Saisi d'un même emportement :  
Leurs bras menaçants se replient,  
Leurs fronts luttent, leurs membres crient,  
Leurs flancs pressent leurs flancs pressés ;  
Comme un chêne qu'on déracine  
Leur tronc se balance et s'incline  
Sur leurs genoux entrelacés !

Tous deux ils glissent dans la lutte,  
Et Jacob enfin terrassé  
Chancelle, tombe, et dans sa chute  
Entraîne l'ange renversé :  
Palpitant de crainte et de rage,  
Soudain le pasteur se dégage  
Des bras du combattant des cieus,  
L'abat, le presse, le surmonte,  
Et sur son sein gonflé de honte  
Pose un genou victorieux !

ais, sur le lutteur qu'il domine,  
Jacob encor mal affermi,  
Sent à son tour sur sa poitrine  
Le poids du céleste ennemi !...  
Enfin, depuis les heures sombres  
Où le soir lutte avec les ombres,  
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,  
Contre ce rival qu'il ignore  
Il combattit jusqu'à l'aurore...

Et c'était l'esprit du Seigneur !

Ainsi dans les ombres du doute  
L'homme, hélas! égaré souvent,  
Se trace à soi-même sa route,  
Et veut voguer contre le vent ;  
ais dans cette lutte insensée,  
Bientôt notre aile terrassée  
Par le souffle qui la combat,  
Sur la terre tombe essoufflée  
Comme la voile désenflée  
Qui tombe et dort le long du mât.

Attendons le souffle suprême ;  
Dans un repos silencieux ;  
Nous ne sommes rien de nous-même  
Qu'un instrument mélodieux !  
Quand le doigt d'en haut se retire,  
Restons muets comme la lyre  
Qui recueille ses saints transports  
Jusqu'à ce que la main puissante  
Touche la corde frémissante  
Où dorment les divins accords !

---

Alphonse de Lamartine - ■ ■ - *Nouvelles Méditations poétiques*